

Comment Sylvain Trudel a écrit certains de ses livres...

Monique Noël-Gaudreault

Number 118, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2000). Comment Sylvain Trudel a écrit certains de ses livres.... *Québec français*, (118), 108–109.

Comment Sylvain Trudel a écrit certains de ses livres

→ → *propos recueillis*
par Monique Noël-Gaudreault



Religion, poésie, pièces de théâtre...

De milieu modeste, Sylvain Trudel enfant a habité Pont-Viau, Québec, Ville Vanier. Chez lui, il n'y avait pas beaucoup de livres. Cependant, il n'a manqué de rien et a

vécu dans un milieu merveilleux. Il habitait avec sa grand-mère qui possédait des livres religieux et qui lui a offert ses premiers livres : *Mon ange gardien*, par exemple. Ensuite, il a pu lire l'encyclopédie pour les jeunes : *Tout connaître*. Il a donc découvert la science après la religion. Finalement, son enfance a été très marquée par *La petite fille aux allumettes* vers l'âge de huit ans. Ce conte l'a fasciné. Il se souvient d'avoir été troublé par la cruauté de la vie.

Grâce à certains professeurs, à l'adolescence, il a découvert la littérature (roman, poésie, théâtre) : notamment, *L'Étranger* de Camus en 4^e secondaire ; la poésie, en flânant dans la bibliothèque de l'école : Gilles Vigneault à travers ses poèmes ; Claude Gauvreau, un autre monde ; Rimbaud, Musset... Il a lu beaucoup de pièces de Claude Gauvreau (*Brochuge*), de Michel Tremblay et de Jean Barbeau et aussi de Molière.

Un de ses cousins plus âgé que lui, l'a initié à certaines œuvres comme les romans de Réjean Ducharme, Beckett, Boris Vian. Le grand roman de son adolescence est *Johnny s'en va-t-en guerre*. Un grand blessé à la guerre a perdu l'usage de la parole. Comme il ne lui reste que son tronc et son cerveau, il ne vit que par la pensée. C'est un roman très fort qui révèle à Sylvain Trudel la puissance de la littérature.

Lectures québécoises et américaines

Actuellement, parmi les romanciers québécois qu'il lit, Sylvain Trudel cite Élise Turcotte, Yin Cheng, Gaëtan Soucy (*l'Immaculée Conception*), Marie-Claire Blais (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*). Il a lu trois fois Réjean Ducharme (*Va savoir*). Sans oublier les nouvelles de Jean Pierre Girard.

Il découvre aussi la littérature américaine : John Dos Passos et William Faulkner. Enfin, il accorde une men-



tion spéciale à Houellebecq, un auteur français contesté, avec *Les particules élémentaires*.

→ → →

Écrire est son métier : il se lève le matin et travaille dans son bureau. Jamais, il ne reste assis devant une page blanche. Les idées viennent de ce qu'il observe ou invente : la vie de certains amis, le monde extérieur et même ses souvenirs d'enfance.

← ← ←

Jamais devant la page blanche

Sa façon d'écrire n'est jamais pareille d'une journée à l'autre, d'un livre à l'autre. Chaque fois, c'est un nouveau problème à résoudre. Sylvain Trudel écrit depuis l'âge de vingt ans. Il a laissé tomber ses études de biologie il y a quinze ans. Même s'il écrit surtout à l'ordinateur, il prend beaucoup de notes à la main. Écrire est son métier : il se lève le matin et travaille dans son bureau. Jamais, il ne reste assis devant une page blanche. Les idées viennent de ce qu'il observe ou invente : la vie de certains amis, le monde extérieur et même ses souvenirs d'enfance.

Chaque roman jeunesse occupe une vingtaine de pages dactylographiées à double interligne. Deux bonnes semaines en tout. Il travaille énormément. Une première version lui sert de brouillon, le plan est dans sa tête. Il se relit inlassablement (jusqu'à vingt fois) en remaniant certains passages : le vocabulaire, la syntaxe, les dialogues (trop longs, donc à couper) ou à allonger (trop elliptiques). Pour lui, il importe de trouver l'équilibre. En général, la première version a tout dit, mais certains passages devront être retranchés. Le texte est ensuite soumis à la directrice littéraire de la maison d'édition. Celle-ci fait des suggestions à l'auteur qui le remanie de nouveau.

Un jeune Ukrainien de Tchernobyl

Sylvain Trudel aime les voyages, le dépaysement et la découverte des nouvelles cultures. Avec *Le roi qui venait du bout du monde*, il avait envie de mettre en contact des enfants québécois avec un autre enfant, venu d'ailleurs. L'auteur s'est inspiré d'une expérience « d'amis d'amis » : ils ont reçu chez eux un jeune Ukrainien, victime des retombées de Tchernobyl. Malade,



l'enfant devait se faire soigner à l'étranger, faute de ressources médicales suffisantes dans son pays.

Sylvain Trudel estime qu'à l'inverse des romans pour adultes plus sombres, plus désespérés, il faut apporter de l'espoir aux enfants. Cette dualité de ses publics révèle plusieurs facettes de sa personnalité. Cependant, s'il envoie des messages dans ses livres, ce n'est pas conscient. Il ne cherche pas à transmettre des valeurs, mais à décrire des réalités du monde. L'ouverture face à la différence, l'amitié sont des valeurs qu'il privilégie.

L'amour des vieilles maisons

Sylvain Trudel habite Saint-Georges de Beauce. *Le grenier de monsieur Basile* est né de sa tristesse devant la disparition de l'héritage architectural (sauf exceptions). Comme il a beaucoup voyagé au Québec, il a constaté que les campagnes étaient de beaucoup enlaidies : les belles maisons disparaissent peu à peu : le bois est revêtu maintenant de vinyle, de plastique, d'aluminium. Avec cette prolifération de bungalows en aluminium, cela ne ressemble pas à ce qu'il a vu lors d'une exposition de photos anciennes. Il en éprouve de la peine. À son avis, il faut faire des efforts pour entretenir les choses et les garder belles, intégrées au paysage (harmonie). Heureusement, certains villages sont restés beaux.

Le grenier de monsieur Basile est bâti sur une opposition : ville/campagne. Peu à peu, les vieilles maisons sont abandonnées. Monsieur Basile résiste à cette tendance moderne. C'est un irréductible. Peu à peu des gens reviennent. Donc, il y a de l'espoir pour le patrimoine. Les enfants arrivent à la fin : ils représentent la renaissance du cœur du village. Pour Sylvain Trudel, il n'est pas nécessaire de mettre en scène des enfants : les jeunes lecteurs sont capables de s'identifier à un vieux monsieur. Ce personnage, très jeune de cœur, manifeste beaucoup de fantaisie.

La petite fille aux allumettes

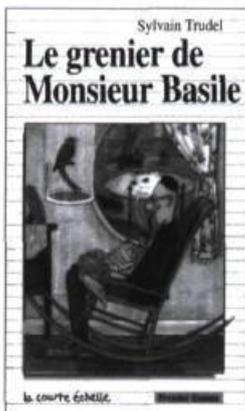
Dans *L'ange de monsieur Chose*, une mauvaise critique a reproché à Sylvain Trudel d'avoir peint l'itinérance d'une manière faussée. Il s'en défend. Le personnage principal est sauvé des flammes par un personnage costumé en ange. La victime est un peu folle et l'errance est une

cause de sa folie. Ce n'est pas une figure emblématique. Cet être a renoncé à ses possessions et désire se consacrer au bien. La fin est ambiguë : le lecteur échafaude des hypothèses devant ce personnage un peu décollé de la réalité, à la poursuite de son ange jusqu'à ce que, à la fin, la tragédie le rattrape. Sylvain Trudel voulait mettre en scène un personnage victime d'une révélation quasi religieuse et le lancer dans une quête du Bien. Le romancier n'avait pas de plan, juste un point de départ. L'histoire s'est construite à mesure qu'il l'écrivait. Il a suivi le personnage à partir de sa révélation. Peu à peu, il s'est rapproché de l'atmosphère de *La petite fille aux allumettes* : des scènes de sa famille, des souvenirs, et même sa mère ! Quand l'auteur a senti que le texte qu'il écrivait le rapprochait de ce conte, il en a profité pour rendre hommage à sa propre enfance.

→ → →

Le lecteur échafaude des hypothèses devant ce personnage un peu décollé de la réalité, à la poursuite de son ange jusqu'à ce que, à la fin, la tragédie le rattrape.

← ← ←



Le mot de la fin

Le proverbe préféré de Sylvain Trudel, attribué à Jean L'Anselme, est le suivant : « Toutes les bonnes choses ont une fin, sauf les saucisses qui en ont deux ». Comprenne qui voudra ! Quand il rencontre des enfants, il leur cite ce proverbe et ils le trouvent très drôle.

Le but de Sylvain Trudel n'est pas de toucher le plus de jeunes possible. Il est conscient qu'il écrit pour les enfants, mais il ne voit qu'un seul enfant : deux petits yeux auxquels il raconte l'histoire. L'important pour lui, c'est d'écrire ce qu'il a le goût d'écrire. L'écriture est une chose sérieuse, comme la vie. Il veut initier les enfants au roman et, ce faisant, « les tirer vers le haut ».